

**JE
SUIS LA
REINE**

**ANNA
STAROBINETS**

MIROBOLE ÉDITIONS

Extrait de la publication

© Anna Starobinets, 2005
Titre original : *Переходный возраст*

© Mirobole, 2013, pour la traduction française
Mirobole Éditions
106, rue Dubourdieu
33800 Bordeaux
www.mirobole-editions.com

Photographie de couverture © Ekely
Conception graphique : Sean Habig

ISBN : 979-10-92145-04-5

ANNA STAROBINETS

JE SUIS LA REINE

et autres histoires inquiétantes



Traduit du russe par Raphaëlle Pache

MIROBOLE EDITIONS



Extrait de la publication



TABLE

LES RÈGLES	5
LA FAMILLE	17
J'ATTENDS	59
JE SUIS LA REINE	64
L'AGENT	145
L'ÉTERNITÉ SELON YACHA	175



LES RÈGLES

Les crevasses de l'asphalte faisaient la loi. Telle une menace. Il y en avait trop, elles brisaient le rythme. Sacha trottinait dans la rue, ses mains moites enfoncées dans les poches de son jean. Pour avancer, la règle était la suivante : quatre petits pas, enjamber une crevasse, repartir du pied droit, encore quatre pas, puis re-crevasse, noire, rongée sur les bords, et repartir du pied gauche. Le problème, c'était que les crevasses tombaient tantôt au troisième, tantôt au deuxième pas, l'obligeant à freiner brutalement. Il trébuchait, changeait précipitamment de pied, mais ce n'était jamais le bon qui se retrouvait à enjamber la crevasse. Et ça le terrifiait. Alors il continuait son chemin en essayant de repérer la prochaine crevasse du coin de l'œil, mais sans regarder dedans. Sous aucun prétexte. Interdiction de voir les papiers de bonbon, les tessons de bouteille, les pièces et les touffes d'herbe maculées d'huile de vidange qui en

tapissaient le fond. Pour cela, se concentrer sur les bandes noires, leurs délimitations abruptes, qu'il n'avait pas le droit de toucher.

Dans le métro, les règles changèrent subitement. Les carreaux abricot du quai jouaient à un autre jeu. Là, au contraire, il fallait marcher sur les bordures, mais en s'arrangeant pour qu'elles tombent pile au milieu de la semelle. Il avançait plus facilement maintenant : même si les bordures revenaient plus souvent, les carrés étaient réguliers, ce qui permettait de garder le rythme.

Quelque part à mi-chemin, les carrés libérèrent soudain Sacha de leur poigne de fer géométrique. Et la voix silencieuse qui dirigeait le jeu, cette voix qui ne se trompait jamais lui déclara, presque tendrement : « Pause. Liberté absolue. Tu peux avancer comme tu veux. » Confiant, Sacha leva le pied et continua son chemin en sautillant, sans regarder par terre. Son père le prit par la main, et ils franchirent la bande étroite et obscure qui séparait le quai de la porte du train. Ça y est, ils se trouvaient dans la rame.



Au déjeuner, on mangea du chou aigre et de l'esturgeon aux pommes de terre. Lorsque à la forte odeur du poisson venaient s'ajouter les violons d'un concert radiophonique, sa

mère avait l'impression de toucher au summum du bonheur domestique. Le même scénario plongeait en revanche son père dans un cafard inexplicable (alors que les champignons aux pommes de terre le mettaient d'humeur joyeuse) : il avait aussitôt une envie irréprouvable de téléphoner. Sacha n'aimait pas le poisson. Mais vu qu'il y avait du phosphore dedans, c'était l'une des tortures alimentaires obligatoires. Du bout de la langue, Sacha tâta la bouillie qu'il avait stockée à l'intérieur de ses joues. Une arête malencontreusement oubliée risquait de lui transpercer l'œsophage, ou même de lui remonter jusqu'au cœur par les vaisseaux sanguins. Vérification faite, il partagea la chair prémâchée en petites boules et, à contrecœur, entreprit de les avaler une à une.

— Sacha, arrête de te balancer sur ton tabouret. Ça dévisse les pieds! cria sa mère, agacée, avant de se tourner vers son mari : Mais qu'est-ce que tu fais? Tu sais très bien que les arêtes se jettent dans la poubelle de gauche. Celle de droite, c'est pour ce qu'on donne aux chiens des voisins.

Avec un sourire docile, son père plongea les doigts dans la brique de kéfir* découpée qui servait pour les petits déchets alimentaires, et en retira les arêtes. Il se départait rarement de son expression bienveillante. D'abord, son

* Boisson épaisse au lait fermenté à la saveur légèrement piquante.
(Toutes les notes sont de la traductrice.)

visage s'y prêtait— une crêpe toute ronde, rasée de près, avec de bonnes grosses lèvres. Et puis, il avait dix années d'entraînement. Dès le début de sa vie conjugale, il avait appliqué à la lettre l'enseignement de Dale Carnegie : « Souris ! » Ce qui tombait bien, puisqu'il avait un sourire charmant.

Ils en étaient au thé quand le téléphone sonna.

— Sacha, décroche, tu es à côté.

Il attendit la quatrième sonnerie pour répondre, exactement comme l'aurait fait son père : « Allô, oui ! J'écoute. »

Le combiné produisait un léger crépitement.

— Allô ! Allô ! gazouilla une jolie voix féminine qu'il ne connaissait pas. Tu peux me passer ton papa, s'il te plaît ?

Avalant une dernière bouchée de gaufre aux noisettes, son père s'empara de l'appareil, le visage toujours aussi souriant.

— Allô, oui ! J'écoute. Non, vous vous êtes trompée de numéro.

Cinq minutes plus tard, les notes mélancoliques de *La Lettre à Élise* vibraient dans la poche du pantalon paternel.

— Qu'est-ce que c'est encore ! ? C'est épuisant, à la fin... Allô, oui ! J'écoute. Que puis-je pour vous ? Bonjour-ou-r, Viktor Alekseïevitch ! Oui, tous les papiers sont prêts... Enfin si c'est très urgent, je peux vous les apporter aujourd'hui.

Une fois derrière la porte de la cuisine, la voix paternelle s'apaisa. Sa mère posa avec fracas un couvercle sur la casserole de soupe et la glissa dans le bas du frigo.

Les yeux fermés, Sacha restait allongé sur le dos. Il n'arrivait pas à s'endormir dans cette position, mais les Règles lui interdisaient de se tourner tout de suite sur le côté. Se mettre d'abord sur le dos. De toute façon, il allait encore devoir se relever. Et rallumer la lumière, dès que ses parents seraient couchés et ne risqueraient plus de remarquer la bande jaune qui allait filtrer sous la porte de sa chambre, dévoilant ses activités criminelles. Il était plus de onze heures. Autrement dit, selon les règles en vigueur dans la famille, l'heure pour Sacha de dormir. Mais selon les autres règles, il devait se relever. Et vérifier si le vase était placé comme il faut sur le rebord de la fenêtre. Cette obligation était récente. Alors qu'avant le Jeu s'arrêtait toujours la nuit, il se prolongeait maintenant de plus en plus souvent. À la lumière électrique, certains objets échappaient à son attention, mais dans l'obscurité il les remarquait immédiatement. Aussitôt une vague de sueur froide l'engluait. Si ça se trouvait, ils n'étaient pas placés comme il faut. Et depuis longtemps, en plus. Parfois lui revenaient à l'esprit des objets dont il n'avait pas rectifié la position depuis quelques jours. Si on les laissait comme ça, un événement allait se produire. Un événement horrible et

irréversible, un événement qui ferait de sa vie un cauchemar et briserait le cours des choses. Si l'on rectifiait, mais pas tout de suite, ce seraient des embêtements anodins. Et si l'on rectifiait à temps, rien ne se produirait. Les Règles ne prévoyaient aucune récompense. Seulement des punitions. Seulement la peur permanente de commettre l'erreur.

Pour l'instant, c'était le vase qui l'inquiétait. Avant de se coucher, Sacha avait vérifié sa position, mais à présent il lui semblait quand même un peu trop à droite. D'un cheveu. Il se leva et ralluma. Le vase était placé presque comme il faut, mais Sacha devait à tout prix y toucher. Le déplacer d'un millième de millimètre vers la gauche. Il tendit la main, poussa le vase, vite, et regagna son lit.

Alors qu'il était sur le point de s'endormir—il avait enfin pu se tourner sur le côté—, quelque chose lui dit qu'il ne devait pas relâcher sa vigilance. Il restait encore des objets à replacer comme il faut.

Il se leva de nouveau, et faillit pousser un cri d'horreur en rallumant. Il y avait du désordre partout. Livres, cahiers, manuels, photos, posters, ballerine en porcelaine, calendrier, stylos, trombones, clavier d'ordinateur, cassettes, et jusqu'à la couverture, qui conservait encore la forme de son corps... rien n'était placé comme il faut. C'était le chaos, un chaos total et agressif, le grand rire cauchemardesque

d'objets soudain vivants. Une véritable guerre, déclenchée par ses crayons, ses gommes, les taches sur le sol, les rideaux aux fenêtres, les ombres sur les murs.

Pendant quelques secondes, Sacha demeura immobile—t-shirt blanc, slip rayé et chair de poule—, puis, d'une main fébrile, il remit chaque chose à sa place. Intervertit les objets. En déplaça un d'un centimètre. Un autre d'un millimètre. Effleura.

— Tu ne dors pas ? Mais tu as vu l'heure ? Qu'est-ce qui se passe ?

Sa mère se tenait sur le seuil de la chambre, irritée, le visage fatigué sans son maquillage.

— Je cherche mon cahier... j'ai contrôlé, bredouilla Sacha d'une voix à peine audible.

Et d'un bond il se pendit au cou de sa mère, enfouit ses lèvres froides dans le chignon de cheveux roux qui sentait la sueur et le chou aigre. Il remplaça furtivement l'horrible pince à cheveux—celle avec une perle de verre. Une légère poussée vers la gauche. Il avait sauvé sa maman.

Il se recoucha, pour se relever une demi-heure plus tard—il avait encore deux ou trois choses à terminer. Puis il songea à sa mère et à son père, qui devaient dormir dans une pièce sans rien comme il faut. Il attendit encore un peu. Puis se dirigea vers leur chambre, à petits pas sur le parquet glacé. Il ouvrit lentement la porte. Alluma la lumière.

Se précipita vers la coiffeuse, les étagères pleines de livres, la pile de revues... Vite! Tant que sa mère, éblouie par la lumière, ne voyait pas ce qu'il faisait, et avant que son père ne saute du lit et ne l'arrache, hurlant, trempé de larmes et de bave, des stores qu'il devait absolument relever.

Le lendemain matin, sa mère lui fit décrire le Jeu dans ses moindres détails. De sa voix aux intonations métalliques, elle prononça des paroles, des paroles apitoyées et caressantes, des paroles confiantes, qui parvinrent à faire taire la Voix, la silencieuse, celle à laquelle Sacha obéissait depuis plus d'un an. Se soustrayant aux poisseux baisers maternels et aux mains importunes qui cherchaient sans cesse à lui caresser la joue, Sacha convint avec soulagement que non, les Règles n'existaient pas, que c'était lui qui les avait inventées. Et qu'il suffisait de ne plus les suivre. Un point, c'est tout.

Sans les Règles, les crevasses du chemin de l'école furent encore plus pénibles à franchir. Recroquevillé sous son sac à dos, Sacha marchait avec la sensation qu'en empiétant sur les tortueuses lignes noires il tuait quelqu'un, ou précipitait l'arrivée d'une catastrophe horrible. Le chemin du retour fut plus facile. Et deux jours après, les crevasses n'étaient plus des crevasses, mais des ennemis vaincus, devenus inoffensifs.

Il les piétinait effrontément, avec une joie mauvaise. Sans doute les tourmentait-il en refusant de jouer. Mais l'Arbitre avait visiblement entériné sa victoire totale. Personne ne l'avait puni pour avoir enfreint les Règles. Il n'y avait pas eu de coup de tonnerre. Et pas d'éclairs.

Son premier soir sans les Règles, Sacha fut au supplice. Par dizaines, les objets se regroupaient de façon anarchique, sur la table, l'armoire, les étagères et le rebord de la fenêtre. Étonnés de sa négligence, ils prenaient les positions les plus incorrectes, sans qu'il les punisse. Dès que l'obscurité fut tombée, ils en profitèrent pour se montrer menaçants. Ils se contorsionnaient et lui laissaient entendre que ça y était, l'erreur avait été commise. Et que des conséquences fatales, irréversibles, n'allaient pas tarder à survenir, qui changeraient monstrueusement la face du monde. Pas l'un de ces petits malheurs quotidiens dont maman disait : « On ne l'a pas senti passer. » Non. Simplement, des événements d'apparence bénigne, agréable même, allaient s'enchaîner—avaient déjà commencé à s'enchaîner—pour former un horrible serpent qui conduirait à la Catastrophe, puis à la Fin.

Sacha repoussa sa couverture mais resta couché. Se lever maintenant équivaldrait à reconnaître sa défaite. Ou, à en croire maman, sa maladie. Sa lâcheté. Vraiment, que pouvait-il y avoir de plus stupide que de quitter un lit bien chaud afin de déplacer un plumier de cinq ou six centimètres ?

Pour se calmer, Sacha glissa une main froide et humide dans son slip. Il se caressa lentement. En comptant jusqu'à trois. Stop. Encore jusqu'à trois. Et de nouveau : un, deux... Soudain, il retira sa main, horrifié. Le souffle court et ravalant ses larmes, il se recroquevilla. Il avait oublié de supprimer cette partie du Jeu ! Inutile désormais de compter jusqu'à trois. C'était même interdit maintenant.



Quand Sacha revint de l'école, il eut d'abord l'impression qu'un chien hurlait dans la cuisine—la voisine nourrissait mal le sien, peut-être qu'il avait réussi à se faufiler chez eux ? Il entrouvrit à peine la porte, juste de quoi jeter un coup d'œil méfiant. Il avait peur des chiens. Et ne s'en approchait jamais, pour éviter que les tiques accrochées à leurs poils ne se fauflent sur ses doigts et ne le paralysent pour toute la vie. Et aussi pour éviter d'attraper la rage, qui vous met continuellement l'écume aux lèvres.

Aucun chien en vue. La bête avait dû se cacher dans un coin. Ou derrière le frigo ? Sacha ouvrit un peu plus grand la porte et pénétra dans la cuisine. Pas de chien. Seulement sa mère, assise à un coin de la table. Les yeux plissés, elle se balançait bizarrement, de droite à gauche, étalant d'un doigt le gloss rose qu'elle s'était mis sur les

lèvres. Elle gémissait. Sacha prit peur. Reculant d'un bond vers la porte, il heurta une tasse pleine de thé qui se trouvait sur la table. Le liquide refroidi se renversa sur ses mains et son pull. Sa mère ouvrit les yeux, regarda tomber les gouttes brunâtres et dit :

— Papa est mort.

Sacha tourna les talons. Dans la salle de bain, très minutieusement, il se lava dix fois les mains au savon. Même s'il n'avait pas caressé de chien.

Sa mère ne pleura pas à l'enterrement. Et après non plus. Sacha comprenait que cette absence de larmes était due au corps de femme désarticulé qu'on avait retiré, en même temps que le cadavre de son mari, de la carcasse empestant le parfum et le sang.

On enterra son père dans un cercueil fermé, et Sacha ne put vérifier s'il y était allongé comme il faut.

Sur le chemin du retour, la Voix, muette depuis six mois, se fit entendre de nouveau. Elle était très calme. Elle avait de la peine pour Sacha. Mais elle constata qu'il n'y avait qu'un seul coupable dans toute cette histoire : lui. D'un ton à la fois peiné et réprobateur, elle lui énonça les nouvelles règles du jeu. Des règles bien plus compliquées que celles d'avant.